

dans le passé, elle ne cessera pas non plus d'appartenir à ceux à qui, jusqu'ici, elle a été remise. Voyez les populations modernes ! Vainement se sont-elles élevées à un degré de savoir et de prospérité dont n'approchèrent jamais les plus illustres nations de l'antiquité ; vainement ont-elles hérité des conquêtes successives des nombreuses générations qui les ont devancées sur la terre ; tout s'arrêterait, tout s'immobiliserait dans leur sein, si l'œuvre réservée jusqu'ici aux hautes classes venait à être interrompue. Aujourd'hui, comme dans les siècles qui ne sont plus, à ces classes demeuré confié le soin d'accueillir, d'assembler, de produire les lumières qui éclairent et guident la marche des peuples, et hors de leur sein ne saurait en apparaître et fructifier que bien peu de nouvelles. C'en est pas qu'il ne soit possible d'initier les masses à bon nombre de connaissances dont le manque pèse douloureusement sur leur existence, et peut-être même n'est-il pas de devoir dont l'accomplissement soit devenu plus désirable ; mais rien, dans les améliorations attendues de l'avenir, ne permet d'admettre que ceux à qui manquent les longs loisirs que réclament les fortes études, puissent, à la fin, contribuer efficacement au progrès régulier et continu des acquisitions de l'intelligence. A mesure que le niveau des sciences s'élève, elles imposent à leurs adeptes de plus rudes labeurs et des sacrifices plus onéreux. Ce n'est qu'en y dévouant leur vie tout entière qu'ils réussissent à en étendre les conquêtes. Bien plus ; telle observation qui vient tout à coup jeter son jour inattendu sur les faits et les lois constatés ; telle donnée, grâce à laquelle s'effectue un pas vers la vérité, ne pouvait être obtenue qu'au prix d'immenses recherches, d'expériences souvent recommencées, parfois même de voyages lointains et coûteux ; et comme de telles œuvres ne sont possibles qu'à des hommes unissant aux avantages de l'aisance les lumières d'une haute instruction, les découvertes scientifiques ne continueront à se multiplier que dans les rangs où jusqu'ici se sont rencontrées les conditions qui, seules, en favorisent et protègent le développement.

« On le voit : l'inégalité des fortunes n'est ni un accident dans la vie de l'humanité, ni l'effet d'une rigueur providentielle dont elle ait droit de se plaindre. Loin de là : c'est une nécessité qui ne lui a été imposée que dans son propre intérêt ; c'est le moyen dont le Créateur s'est servi pour la mettre à même de déployer toute la puissance de ses facultés et de croître progressivement en intelligence, en dignité, en bien-être. L'humanité ne pouvait éprouver ici-bas que l'un ou l'autre de ces

destinées : ou végéter dans l'ignorance et l'abjection primitive, sans autre soin que celui de contenter ses appétits matériels, incapable de progrès, bornée à se mouvoir dans le cercle étroit d'une activité tout animale ; ou acquérir les biens qui lui manquaient, s'élever par les sciences et l'industrie à un plus haut rang sur l'échelle des êtres, imposer le sceau de sa volonté à la nature terrestre, et la contraindre à lui fournir sans cesse de nouveaux et plus amples moyens d'améliorer son existence. C'est cette dernière destinée dont l'inégalité a rendu et pouvait seule rendre l'accomplissement possible (1).

« Sans doute, le bien produit par l'inégalité des richesses n'a pas été pur de tout mélange de mal : rien dans ce monde n'en est exempt, et d'ailleurs, tout dans les faits réalisés ne fut pas dû uniquement aux lois primordiales qui imposent à l'organisation sociale des formes fondamentales. Si la Providence n'a pas permis que ces lois pussent être frappées de stérilité, elle a laissé les hommes libres d'en aggraver et d'en vicier les effets naturels, et de leurs œuvres sont sorties plus d'une fois de tristes conséquences. Ainsi, il est arrivé aux classes auxquelles était échue la double supériorité des richesses et des lumières, d'en faire un instrument de domination : elles se sont attribuées tous les avantages, toutes les distinctions de l'état social, et et alors les masses, au joug des misères de la vie sauvage, virent succéder d'autres jougs. Sur elles s'appesantirent des servitudes diverses, et c'est en souffrances, en

(1) Nous avons dû nous abstenir, dans nos recherches sur les causes de l'inégalité des richesses, de toute considération qui ne rentre pas directement dans le sujet. Il est bon cependant de rappeler que l'inégalité des aptitudes et des conditions n'est pas moins essentielle au développement de la moralité humaine qu'à celui du devoir et de la richesse. D'abord, rien de ce qui concourt à déterminer ou à faciliter le progrès de l'esprit n'est sans effet sur la moralité humaine. Plus les lumières s'étendent, plus les conséquences éloignées des actes deviennent visibles ; et plus s'élargit le champ ouvert à la distinction du bien et du mal, plus la loi morale gagne en clarté, en puissance, en efficacité. En second lieu, il est évident que c'est la différence des situations sociales qui signale et fait ressortir le but moral de notre existence. S'il n'y avait ni riches ni pauvres, ni faibles ni forts, des hommes n'auraient pas la faculté de s'entraider ou de se nuire, et, faute de motifs de manifestation, les idées de droit, de devoir, de justice demeureraient sans essor. L'inégalité, au contraire, évoque et vivifie ses idées. En fondant entre les hommes des relations de dépendance mutuelle, elle leur impose des obligations dont l'accomplissement les appelle à se tracer des règles de conduite. Il leur faut rechercher où se trouvent le bien moral, quelles sont les prescriptions de l'équité ; et, à mesure qu'ils avancent dans leurs recherches, le vrai et le juste, mieux connus, les amènent à mettre dans leur rapports plus de dignité, de sagesse et de bienveillance.

dégradations morales qu'elles payèrent l'atténuation de leur ancienne indigence. Il était impossible toutefois que de tels outrages aux droits de l'humanité demeurassent éternels. L'inégalité pouvait se corrompre dans ses développements, elle, ne pouvait perdre son action civilisatrice. Vainement les castes dominantes se réservaient-elles tous les avantages attachés à l'opulence ; vainement travaillaient-elles à les concentrer exclusivement dans leur propre sein ; les goûts, les penchants, les besoins qu'elles tenaient de la hauteur des situations privées opéraient en sens contraire et désaisaient l'œuvre même de leur égoïsme. Par cela même qu'elles étaient oisives et riches, ces castes étaient sensibles aux charmes de l'esprit : elles aimaient les arts et les lettres, elles recherchaient le luxe et la magnificence, et c'était libéralement qu'elles rémunéraient ceux dont les labeurs leur procuraient des satisfactions auxquelles elles attachaient beaucoup de prix. Qu'en arriva-t-il ? C'est qu'en salariant abondamment les hommes dont les travaux répondaient le plus à leurs désirs, elles mirent en leurs mains des éléments de bien-être et des germes d'indépendance que le temps avait mission de mûrir et de féconder. Ainsi des rangs des classes assujetties sortirent peu à peu des familles auxquelles appartinrent l'aisance et l'instruction, le nombre s'en accrut graduellement, et le moment vint où, dans les contrées les plus florissantes, les masses mêmes acquirent la force et l'intelligence nécessaires pour se dégager des liens dont on les avait chargées et recouvrer les droits dont elles étaient privées.

« Le souvenir des violences et des injustices du passé pèse encore sur beaucoup d'esprits. Au premier aspect, il est naturel de penser que l'inégalité des richesses ne serait pas si marquée si les masses n'eussent vécu durant tant de siècles, sous le poids d'exclusions et de servitudes oppressives, et quelques écrivains, en effet, supposent que l'indigence n'a d'autre cause que la longue existence de privilèges dont le but était de concéder au profit du petit nombre, des biens auxquels tous auraient dû avoir part.

« Cette assertion n'est vraie qu'en ce qui concerne le degré général de richesse des diverses sociétés, elle ne l'est pas en ce qui concerne l'existence des classes auxquelles manquent les avantages de la propriété. Deux grands faits ont signalé les époques de barbarie : l'un, ce sont les conquêtes territoriales qui ont livré à des races victorieuses les biens et parfois les personnes des vaincus ; l'autre, ce sont les privilèges que se sont attribués les classes gouvernantes. Eh bien, ces faits ne se